

1940-45 TÉMOIGNAGES

« La guerre leur a volé leurs plus belles années »



Edmond, c'était « Monsieur François »

Edmond Leroy, de Nassogne, a été le chef de 493 agents répartis. Civil en 1940, il est devenu capitaine de la Résistance à la fin de la guerre.

● Philippe CARROZZA

En 1940, Edmond Leroy est diplômé de l'école de mécanique de Seraing. Il trouve du travail à la saboterie mécanique de Nassogne. Il y entretient les machines. Il fera même un remplacement de fortune chez l'imprimeur local : « C'était à l'automne 1940. Les trois fils de l'imprimerie avaient été faits prisonniers. J'étais mécanicien et le clerc de notaire est venu me demander de faire une affiche pour une vente. J'ai accepté mais j'en ai vu du temps ! J'ai sué. Cette expérience allait me servir quelques mois plus tard ».

En 1941, le Nassognard trouve un job de traceur dans les ateliers du Chemin de fer, à Salzinnes (Namur). Il dessine des pièces pour le matériel roulant. Il comprend vite qu'il a les moyens d'enquiquiner les Allemands : « Bah, un trou au lieu de deux, des mesures qui ne collent pas, etc. C'était ma façon de faire de la résistance. »

Godefroid de Bouillon

Toujours en 1941, en septembre, le Nassognard est contacté par le service du renseignement de Salzinnes : « Pour me mettre à l'épreuve, je devais faire le relevé des fortins le long de la Meuse. Sur le coup, j'ignorais que c'était une sorte d'examen. J'ai compris plus tard que le Renseignement n'avait absolument pas besoin de ces informations. J'ai visiblement passé le test puisqu'on m'a confié ensuite de véritables missions : signaler les trains qui transportaient des troupes, le nombre de véhicules sur chaque convoi, etc. Je transmettais ces données sur des papiers. Ça me plaisait. Je n'ai plus eu aucun contact en 1942 parce que les trois chefs qui étaient au-dessus de moi avaient été arrêtés. Je ne les connaissais pas. Juste leur prénom. »

À la fin de l'année 1942, le Mouvement national belge (MNB) de



Pour ses 493 hommes répartis dans les cantons de Nassogne, Wellin, Saint-Hubert, Tillet et Lavacherie, Edmond n'existait pas. Ils avaient tous affaire à « Monsieur François ».

Bruxelles crée un groupe en province de Luxembourg. Léo Kauten, de Warnach (Arlon) et Émile Benoît, de Nassogne, deux étudiants en droit qui se sont connus sur les bancs de l'université de Liège vont y jouer un rôle important : « Émile m'a contacté. Il voulait que je l'aide. Tout est donc parti de Nassogne. Puis, quelques semaines plus tard, Léo Kauten a déménagé le QG de Nassogne à Bure (Tellin) qui était à l'époque en province de Namur ! J'avais toujours souhaité prendre une part active dans la Résistance. J'ai donc accepté. »

Edmond Leroy était le chef du secteur 1 NMB-Lux qui englobait les cantons de Nassogne, Wellin, Saint-Hubert, Tillet et Lavacherie : « J'étais responsable de 493 agents. Dans chaque canton, il y avait un chef de brigade. Aucun d'eux ne me connaissait. Pour eux et pour tout le monde, j'étais le secrétaire de François. Ce François n'ayant jamais existé, ils n'en croyaient pas leurs yeux à la fin de la guerre quand je leur ai présenté François, c'est-à-dire moi-même. En 1942, pendant quelque temps, Léo Kauten signait « Godefroid de Bouillon » ; Émile Benoît

était « Amand des Gaules » et moi, « solitaire de Freÿr ». On s'est vite rendu compte que c'était trop compliqué. Léo Kauten est devenu Pierre Marca, Émile signait Joseph et moi, François. »

À Wellin, se souvient Edmond Leroy, le chef de brigade était le curé de Chanly, l'abbé François :

« Quand il participait à une mission de sabotage, il enlevait sa soutane et revêtait une salopette. Mais

il n'y avait pas que les sabotages. D'ailleurs, je n'étais pas d'accord avec ces actions qui pouvaient avoir des conséquences graves sur la population. »

Mon passage un peu forcé par l'imprimerie m'a bien servi. J'ai réussi à créer des affiches clandestines, des pamphlets et un petit journal. Nous avons aussi réussi à cacher et à enrôler des réfractaires au travail obligatoire en Allemagne. ■

Un beau collier d'oreilles

Le 11 mai 1940, Edmond Leroy et son copain Émile Benoît arrivent à Bray, où ils sont censés être accueillis par l'armée. Il n'y a personne. Il y a par contre des tas de jeunes de leur âge, partout dans les rues, cherchant un endroit où loger. Toujours pas d'Allemands en vue. Juste des colonnes de soldats, en majorité des Chasseurs ardennais qui se replient vers la Flandre. Ils attendent jusqu'au jour où un envoyé militaire leur donne l'ordre de traverser la frontière.

« Nous avons un itinéraire à suivre pour gagner Abbeville et son centre d'instruction. Une fois en France, on devait être pris en charge par l'armée française qu'on n'a jamais vue non plus ! »

On croisait des convois de soldats. En passant dans un village, un camion militaire s'est arrêté à notre hauteur. Le chauffeur nous a autorisés à monter. On a été surpris.

À Nassogne, nous n'avions pas l'habitude de voir des gens de couleurs. On a dû se faire une petite place sur les bancs qui n'étaient occupés que par des tirailleurs sénégalais !

Chemin faisant, nous nous demandions d'où venait l'odeur atroce qui régnait dans tout l'habitable. On a vite compris quand un des soldats a montré fièrement un collier d'oreilles à un de ses collègues qui n'était pas en reste d'ailleurs. Ils avaient coupé les oreilles des soldats allemands qu'ils avaient tués. Ils les exhibaient en guise de trophées !

Nous étions aussi estomqués qu'effrayés ! Comment sortir de ce guépier ? Fort heureusement, quelques kilomètres plus loin, un avion ennemi a pris notre camion pour cible. Tout le monde a été prié de sortir se mettre à l'abri. Je dois avouer qu'une fois dehors, nous n'avons pas demandé notre reste. On s'est enfui ! ■ Ph. C.

IL A DIT

Marius navigue bien

« Nous écoutions Radio Londres qui devait nous prévenir de l'imminence du Débarquement par le message « Marius navigue bien ». Cette annonce est arrivée à la fin de l'année 1943. »

« SS not good »

« Mes hommes ont capturé quatre Allemands à la fin du mois d'août 1944 : trois soldats heureux de voir la guerre se terminer et un SS. Une sorte de sale type qui, et on ne le savait pas au moment de son arrestation, avait participé activement à des massacres à Oradour-sur-Glane, près de Limoges (France). Il a essayé de s'évader du camp de Mormont. J'ai décidé de l'enfermer dans une étable sans fenêtre. Quand les Américains sont arrivés, on leur a remis les prisonniers. Les G.I.s ont emmené les trois soldats en disant « eux prisonniers ». Par contre ils disaient du SS : « not good, not good ». Ils l'ont attrapé et quelques minutes plus tard on a entendu claquer un coup de feu dans le bois. C'en était terminé. »

Choses bizarres

« La région était tellement dangereuse, que nous avons conduit les Américains, évitant avec précaution les choses qui nous semblaient bizarres, comme un abri qui se dressait à tel ou tel endroit alors qu'on ne l'avait jamais remarqué auparavant. »

Pas de femmes tondues

« À la Libération, nous avons capturé des collabos. Pas question de faire justice nous-mêmes. J'ai ordonné qu'ils soient conduits à Marche et remis à la Justice. De même, je me suis opposé à ce qu'on tonde les femmes qui auraient eu des rapports avec l'occupant. Qui étions-nous pour juger ces femmes ? Sans doute y en avait-il qui s'étaient rendues coupables d'avoir couché avec l'ennemi. Mais qui sait combien, parmi elles, avaient fait cela pour obtenir des renseignements ? Il y avait des agents secrets chez les femmes aussi. C'était à la Justice de faire son travail. Mes hommes ont suivi les ordres à la lettre. »

Il n'a jamais vu « Joséphine »

En 1944, Edmond Leroy quitte son poste de traceur à Salzinnes. De retour à Nassogne, il se consacre davantage à la Résistance. Un jour de juillet, il se rend à vélo à Harsin, chez Émile Benoît prendre les ordres. Il était prévu d'aller chez le curé de Petit-Han. Il s'agissait de Joséphine, son nom de Résistant trésorier. Il fallait aussi aller à Lavacherie : « Émile est allé chez « Joséphine ». Sur le chemin du retour, un feldgendarme l'a arrêté près d'Hotton. L'Allemand est

monté à l'arrière de la moto pilotée par Émile, direction la Werbestelle de Marche. Émile n'a pas bronché. À Marche, à la rue Porte Haute, il a désarçonné le soldat allemand et s'est enfui à pied. Il a frappé aux deux premières maisons. Il n'y avait personne. La troisième porte s'est ouverte quand il a frappé. Il était déjà trop tard. L'Allemand avait eu le temps de se redresser avec son arme. Il a fait feu. Émile s'est écroulé. J'ai appris sa mort par les jeunes de Nassogne. »

Fonds pour le journalisme

Ce reportage a bénéficié du soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française.